

Merci à tous et toutes pour votre présence.

J'exprime ma profonde gratitude à toute la communauté de l'Inalco, à travers la personne du Président Jean-François Huchet, et à travers vous, Madame la Vice-Présidente à la Recherche Rima Sleiman pour l'hospitalité que m'offre cette vénérable Institution en m'accueillant en son sein comme Docteur honoris causa. De ce titre j'arbore aujourd'hui avec fierté les insignes et avec une joie que je suis heureux de partager avec mes amis de toujours que je remercie d'être présents. Que ce Grand Établissement qui aujourd'hui comme hier remplit la mission de faire connaître et faire se connaître les langues et cultures dites « orientales » accueille le travail que je mène de penser, contre les tribalismes, ce que Paul Ricœur a appelé « hospitalité langagière » et Léopold Sédar Senghor « civilisation de l'universel » est pour moi le plus précieux des encouragements. Je suis particulièrement fier de partager ce moment avec l'immense auteur qu'est l'écrivain, poète et dramaturge Guéorgui Gospodinov. Chère Delphine Allès, merci pour la générosité et la bienveillance avec lesquelles vous accueillez mon travail. Je n'ai pas de mots pour vous dire combien je suis heureux et reconnaissant d'avoir en vous, pour cette cérémonie, une marraine dont l'œuvre m'éclaire comme elle éclaire nombre de vos lecteurs sur le monde fragmenté, « cassé » comme vous dites aussi, qui est le nôtre aujourd'hui et où pourtant nous n'avons jamais eu autant besoin de traduire, sur le plan institutionnel, dans les relations internationales dont vous êtes spécialiste, ce que vous avez appelé son « unité fondamentale de notre humanité ».

Je dis souvent que nous vivons dans un monde où nous n'avons jamais eu autant besoin de l'humanisme de la traduction. C'est l'auteur camerounais Jean-Godefroy Bidima qui le premier a dit de moi que j'étais un philosophe de la traduction. Et, en effet, j'inscris mes recherches dans une approche humaniste illustrée par exemple par George Steiner lorsqu'il choisit pour titre de son ouvrage majeur l'expression *Après Babel*. Ce titre dit bien, en effet, que lorsque nous avons perdu la langue adamique qui faisait l'unité du genre humain, lorsque nous avons été divisés et dispersés dans la confusion de nos différents idiomes, il nous est resté la ressource de parler malgré tout, comme on dit, même langage. De faire en sorte que le pluriel de nos langues qui est aussi le pluriel de nos perspectives sur le monde ne soit pas la fragmentation de notre humanité en tribus. Ainsi, embrassant notre condition post Babel comme Sisyphe son rocher, nous pouvons transformer notre malédiction, notre dispersion en langues en notre rencontre en traduction. Il y a quelques années j'ai participé, à l'invitation de Barbara Cassin, à l'exposition qu'elle a organisée au mois de décembre 2016 au Mucem à Marseille sous un titre qui complète celui de Steiner : *Après Babel, traduire*. J'ai contribué par un article intitulé « Traduire la parole de Dieu » au catalogue de cette exposition dont le message était celui d'un retournement de Babel transformant la condamnation en chance : celle de parler la langue de la traduction.

Et j'aime rappeler que si le mythe biblique de Babel ne se retrouve pas dans le Coran, on peut en lire l'équivalent dans le verset qui dit : « Nous avons fait de vous des nations et des tribus afin que vous vous entre-connaissiez ». (*Innā ja 'alnā kum qabā illa wa shu ūban li ta 'ārafū*). Voici ce que ce verset nous dit : qu'elle soit originaire ou post-babélique, notre dispersion dans le babil des langues est une donnée première. Mais avec elle nous est aussi donnée la tâche de nous « entre-connaître », il nous est confiée la responsabilité de faire humanité ensemble par ce que l'écrivain kenyan Ngugi Wa Thiong'o a appelé « la langue des langues » : la traduction. Ou plutôt, c'est nous-mêmes qui devons nous donner cette tâche, c'est nous-mêmes qui devons nous confier cette responsabilité. Voilà l'humanisme.

Je suis donc de ceux qui voient en la traduction un humanisme.

Premièrement par la manière dont, grâce à elle, nous pouvons par exemple partager un même patrimoine, ce que ce grand penseur de la traduction qu'était Goethe a appelé *Weltliteratur* cette *littérature mondiale* faite de toutes les langues de la terre et où a pris place aujourd'hui l'œuvre considérable de Guéorgui Gospodinov à laquelle je peux avoir ainsi accès alors que je n'entends pas le bulgare. Par les langues qui s'y enseignent, l'Inalco remplit cette mission de faire qu'à ce rendez-vous de la littérature mondiale, toutes les langues, quelle que soit le nombre de leurs locuteurs, soient présentes. Je sais ainsi tout ce que l'enseignement, en particulier, de la langue wolof du Sénégal doit à cet institut et aux travaux de la linguiste Stéphane Robert dont je salue la présence amicale.

Deuxièmement, la traduction est humanisme par la manière dont elle nous rappelle que nos cultures s'ouvrent les unes sur les autres, qu'il n'est pas vrai qu'elles soient incommensurables, que même si traduire s'effectue toujours sur fond d'intraduisible, si une langue est toujours une manière singulière d'inscription de ses locuteurs dans le monde, si donc elle est opacité comme dit Edouard Glissant, il s'agit toujours, comme il dit aussi, d'une opacité ouverte. Contre l'incommensurabilité, que les séparatismes proclament, la traduction manifeste le commun qui nous réunit. Ainsi le traducteur fait-il l'expérience que sous le pluriel de nos idiomes luit toujours comme l'espoir ce que Walter Benjamin a appelé la « langue pure », celle de notre humanité commune.

Merci d'accueillir par l'honneur que vous me faites, Madame la Vice-présidente, chère Rima Sleiman, chère Delphine et vous tous et toutes membres de la communauté de l'Inalco, un travail comme le mien qui s'inscrit modestement dans la recherche de cette langue pure.